

*L'Argent est le hors-champ
du Cinéma français*



Stéphane Zagdanski

« Pour faire un film, faut de l'argent », affirmait en 1972 le générique de *Tout va bien*, de Jean-Luc Godard, illustré par la signature de nombreux gros chèques en gros plan : « 7 000 francs Scénario », « 66 000 francs Photographie », « 23 900 francs Son », « 38 800 francs Assistants », etc. Hélas, cette touchante franchise se manifestait par un chéquier aussi factice que le billet de 500 francs dans *L'Argent* de Bresson. De sorte que Godard, malgré son intérêt jamais démenti pour la question, n'en révélait pas davantage sur la consanguinité du Cinéma et du Capitalisme que Marcel L'Herbier en 1928 avec son adaptation de *L'Argent* de Zola.

Dès 1927, rêvant d'une rédemption révolutionnaire du Cinéma, Eisenstein entendait adapter *Le Capital*, « traité cinématographique d'après un scénario de K. Marx ». « Seule solution logique », notait-il. Invention consubstantielle à l'industrialisation planétaire, le Cinéma n'échapperait à ses sources empoisonnées que par un parricide, faisant imploser le Capitalisme en « filmant » son plus grandiose ennemi théorique : *Das Kapital*. Hélas, avec une belle unanimité internationaliste, ni le Comité Central ni la Gaumont ni Hollywood n'acceptèrent de financer un projet dont Staline lui-même affirmera : « Il a perdu l'esprit ! »

Il faudra attendre 1973, et l'adaptation par Debord de sa *Société du Spectacle*, pour que le rapport entre le Cinéma et l'Argent (l'Image et le Capital) soit impeccablement dénoncé. En effet, juste avant de rompre avec la cohérence « cinématographique » de son film, Debord énonce une formule cruciale de son livre : « Le spectacle est le *capital* à un tel degré

d'accumulation qu'il devient image. » Si Debord parvint à lever la malédiction qui empêche de « filmer » l'Argent, c'est, outre son génie propre, grâce à un producteur-mécène aussi richissime et établi que révolutionnaire et anticapitaliste : Gérard Lebovici.

Mais Lebovici et Debord sont morts, et cette exception miraculeuse avec eux.

Aujourd'hui, l'Argent a muté en un suprême avatar dévastateur : la Finance. Les tentatives de la filmer ne manquent pas. Il y a d'indéniables réussites, comme *Inside Job* de Ferguson, *Let's make money* de Wagenhofer ou bien, téléchargeable *gratuitement* sur internet, *The Corporation* de Abbott et Achbar. Tous des documentaires. Pas de psychologisation, pas de fioriture narrative, pas de suspense ronflant ni de décorum tape-à-l'œil. Juste les faits bruts, ordonnés avec intelligence et commentés avec lucidité.

Pourquoi n'y a-t-il rien d'équivalent côté français ? Pourquoi existe-t-il, concernant l'Argent, un impensé spécifique — et donc infilmable — du Cinéma français ? Pourquoi l'Argent est-il l'intransgressible hors-champ du Cinéma français ? D'abord parce que la France, en engendrant le Cinématographe, donna logiquement naissance à son industrie multimilliardaire cotée en Bourse. Le Cinéma français est *métaphysiquement* surplombé par cette primitive boîte de Pandore. Finance et Cinéma ayant désormais fusionné, aucun gros « budget » n'est envisageable sans un « montage » financier. Pas plus de hasard dans l'emploi de ces mots que de lumière naturelle sur un plateau de cinéma. Or le Cinéma français est un cinéma d'assistés, une industrie sous perfusion gouvernementale. Impossible

de filmer librement et objectivement l'Argent tout en lui étant si redevable. Autant vouloir que l'arroseur arrosé inspecte son tuyau sans se mouiller. Costa-Gavras le confirme avec son récent *Capital* qui demeure confiné à un propos idéologique. Une idéologie certes sympathique (critique), mais vouée aux idées, donc à l'*eidos*, c'est-à-dire étymologiquement à l'Image. Il est ainsi aussi impossible au Cinéma français de décortiquer objectivement ses propres entrailles, et tout particulièrement de parler ingénument d'argent, qu'à un documentaire porno d'échapper à la classification X sans s'autocensurer.

Je m'étonne pourtant que nul n'ait encore songé à filmer l'infilmable, fût-ce clandestinement : toutes les étapes préparatoires (y compris les arrangements financiers) d'un film qui se réduirait, *a posteriori*, à son *making-of* en forme de piège. Sans doute est-ce là une idée d'écrivain, pour qui rien n'est impensable ni tabou ni hors-champ. Qu'on en juge : *Chaos brûlant*, mon dernier roman, est précisément consacré à la mutation financière de l'argent ravageant le monde¹. J'ai touché en avances sur droits d'auteurs 9208,99 euros nets. Or il m'a fallu dix mois pour concevoir et rédiger ce livre de 403 pages. On imagine ce que le plus débrouillard des cinéastes indépendants pourrait réaliser avec un tel budget : *RIEN*.

Rendant inconciliables l'Image argentée et le Verbe gracieux, c'est précisément ce « rien » qui fait la gloire de celui-ci et assure son inexpugnable souveraineté sur celle-là.

Stéphane Zagdanski

¹ Paru en août 2012 aux Éditions du Seuil.